Analyses d'ouvrages

Théodoridès Jean. Des miasmes aux virus - Histoire des maladies infectieuses. Editions Louis Pariente. 44 rue du Colisée. Paris VIIIe. 1991. Un volume : 23x32, 378 pages. 450 fr.

La personnalité de Jean Théodoridès est familière à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la médecine.

Sous l'égide des Editions Pariente, il nous présente aujourd'hui avec "Des miasmes aux virus" l'étude affinée d'un sujet paradoxalement peu connu : l'historique des maladies infectieuses. En effet, si les manuels et traités sont abondants, ils constituent un ensemble disparate de taille à décourager les plus performants lecteurs !

Le travail de Théodoridès échappe à cette critique.

D'une limpidité concise, il tient la gageure d'être complet sans tomber pour autant dans la sécheresse d'un catalogue ce qui rend sa lecture captivante, même au profane. A titre d'exemple, l'histoire de la diphtérie est condensée en cinq pages (155-159) où tout est dit.

Une première partie (21-71) nous fait parcourir le long cheminement des idées concernant les maladies infectieuses. Elle évoque les concepts ésotériques des civilisations antiques et leur affligeante pérennité jusqu'à la Renaissance bien que, dès le 1er siècle avant J.-C., la notion de *contagium vivum* se soit révélée à des observateurs perspicaces avant que Fracastor ne la proclame avec détermination, seize siècles après. Mais, jusqu'au milieu du XIXème siècle, la croyance obstinée au dogme créditant les Anciens du privilège d'avoir tout découvert et tout expliqué paralysera l'essor de la science. Par la seule vertu d'un discours d'une implacable rigueur, Théodoridès nous confronte avec l'attitude décevante de savants qui, par une fidélité irréfragable à la théorie des humeurs, se sont refusés à admettre l'évidence de la spécificité.

Plus loin, Théodoridès nous décrit les acquis de l'ère pastorienne et l'étendue de leurs futures incidences non sans insister - et c'est tout à son honneur - sur le rôle prépondérant des précurseurs : Bretonneau, Davaine et beaucoup d'autres injustement éclipsés par les envahissants thuriféraires de Pasteur.

Cette première partie s'achève sur le panorama des grandes découvertes du XXème siècle : les virus filtrants, l'immunologie, les antitoxines et l'antibiothérapie.

La seconde partie, la plus importante par ses dimensions (75-345) est réservée aux exposés techniques disposés suivant un enchaînement judicieux d'entités cliniques.

Tous ceux qui ont contribué à l'évolution de la microbiologie et de la pathologie infectieuse défilent ainsi sous nos yeux à travers un texte précis enrichi de nombreuses références bibliographiques et d'une iconographie abondante d'une rare qualité rassemblée par Madame Pariente.

Un ouvrage dense, agréable à lire et qui se doit de prendre place dans la bibliothèque de tout homme cultivé.

G. Galérant.

Saudan Guy. La médecine à Lausanne du XVIe au XXe siècles. Editions du Verseau, Roth et Sauter S.A. à Denges. Confédération Helvétique.

A l'occasion du Centenaire de l'Université de Lausanne, le professeur Guy Saudan lui consacre un ouvrage du plus haut intérêt.

Nous nous devrions d'être plus attentifs aux Cantons suisses d'expression française ; nous les réduisons trop facilement à de simples notions touristiques et, pour les esprits malveillants, à de sordides préoccupations financières alors que nous leur devons Rousseau, Necker, Marat (!), Germaine de Staël et que Voltaire y a fini ses jours. Voilà pour la grande histoire ; quant à la médecine, elle est liée à Matthias Mayor, inventeur de la célèbre écharpe et promoteur du remplacement de la charpie par du coton, Alexandre Yersin et Gustave Roussy qu'il est inutile de présenter ; mentionnons aussi Jules Gonin qui, en 1921, fut le premier à opérer les décollements de la rétine par thermo-cautérisation.

Bien entendu, l'activité de nos confrères vaudois est inséparable de la thérapeutique antituberculeuse et l'auteur consacre de nombreuses pages à l'activité du complexe hospitalier de Leysin aux temps héroïques où nous ne disposions que de l'air pur et d'une chirurgie mutilante pour lutter contre un fléau aux redoutables incidences sociales. Sur ce point, Guy Saudan ne manque pas de rendre hommage à la ferveur religieuse puissamment agissante qui a conduit à la création de sanas populaires à une époque où les établissements de ce genre n'étaient accessibles qu'à une clientèle opulente.

Ce volume de 275 pages est enrichi d'une abondante iconographie de très belle qualité.

G. Galérant.

Ramazzini Bernardino. Des maladies du travail 1700., d'après la traduction française de A. de Fourcroy. 1 vol. 340 p., Alexitère édit. 1990.

Comme le rappelle le docteur André Cavigneaux à la fin de cet ouvrage, l'auteur naquit en 1633 à Modène, où il revint en 1671, après avoir obtenu son diplôme de docteur en médecine, et s'être perfectionné à Rome. Il professa à Canino et à Viterbe, puis, titulaire de la Chaire de Médecine à l'Université de Modène, il devint en 1700, professeur à Venise.

De toutes ses publications, son traité des maladies professionnelles "De morbis artificum diatriba", paru en 1700, a connu un succès considérable. Il comporte 50 chapitres dévolus à la pathologie du travail, déjà très diverse aux XVIIe et au XVIIIe siècles.

Dans une ville aussi orientée sur les arts que fut Venise, on ne sera pas surpris de trouver décrites les maladies des doreurs, des artisans et des ouvriers en miroiterie, exposés à l'hydragyrisme, par les vapeurs de mercure dans lesquelles ils vivaient quotidiennement. Les peintres manipulent la céruse, et présentent des accidents du saturnisme, comme les imprimeurs ou les fabricants d'assiettes métalliques faites d'étain au plomb. Les boulangers sont exposés à la sensibilisation à la farine, et souffrent de crises asthmatiques. Chez les mineurs et les carriers Ramazzini découvre la silicose. Les égouttiers et les vidangeurs risquent leur vie chaque jour pour curer de leur contenu les fosses d'aisance en région urbaine. On est confondu par la description précise des troubles respiratoires qui frappent les éleveurs de vers à soie et les tisserands de soieries en atelier familial. Les sage-femmes peuvent contracter la syphilis, et l'auteur cite, à titre d'exemple, le chancre digital. Faut-il rappeler encore la pathologie vertébrale des cavaliers, le scorbut des navigateurs, les infections cutanées des foulons, décrites déjà à l'époque romaine.

Il convient d'admirer l'excellente traduction de Fourcroy, futur élève de Lavoisier et l'un des plus brillants chimistes de son temps. Tous ceux de nos confrères qui s'intéressent à la médecine du travail se doivent de posséder dans leur bibliothèque cet excellent ouvrage qui a marqué des générations des siècles passés.

Il faut féliciter la maison d'édition Alexitère que dirige notre confrère, le docteur André-François Arcier, d'avoir choisi pour une réédition ce volume dont l'auteur fait figure de génial précurseur.

A. Cornet

Sicard Monique. Le cerveau dans tous ses états. Presses du CNRS, 211 pages, Paris 1991.

Dans une longue préface, l'auteur de cette enquête prévient le lecteur que son ouvrage n'est ni un traité, ni une thèse, ni un rapport d'ethnologie, mais un carnet de notes mis à la portée d'un public instruit. L'objectif visé est, en quelque sorte, de faire le point sur un certain nombre de données récemment acquises dans le domaine scientifique, intéressant la morphologie tissulaire cytologique, et le fonctionnement du système nerveux central.

A l'intention du profane, il convenait moins de résumer ces travaux que d'esquisser, à travers l'histoire des performances scientifiques, les limites du regard humain. Aux questions posées, et que l'on peut ramener à des propositions simples, telles que comment le cerveau peut-il exercer les fonctions d'imaginer, de penser, de se souvenir, de percevoir le monde extérieur, l'auteur rapporte fidèlement les réponses que ses interlocuteurs tous chercheurs de haut niveau, lui ont fournies.

De toute évidence, et quelle que soit la discipline pratiquée, toute image recueillie par chacun d'eux n'est qu'un reflet de la réalité. A travers la complexité des faits et l'abondante moisson récoltée au cours des dernières décennies, dans des domaines aussi divers que la neurobiologie cognitive, la microscopie électronique, la chimie moléculaire, ou l'imagerie du système nerveux, on ne peut nier qu'il existe un hiatus entre les informations fournies sur le cerveau tel que l'explore le biologiste, et celles que collecte le psychiatre ou le psychologue. Pourtant, un point de contact existe entre la documentation des chercheurs des neurosciences, et celle des cliniciens. C'est dans le bilan dres-

sé aujourd'hui par les pharmacologues sur le comportement des patients traités par les neuroleptiques, qu'on le découvrira.

Il est impossible de résumer en quelques lignes les entretiens conduits et recueillis avec une grande rigueur par Monique Sicard avec Edouard Zarifian, Roger Saban, Alain Prochiantz, Jean-Paul Tassin, Michel Imbert, Michel Desgeorges, Marie-Hélène Thiebot.

En guise de conclusion, il nous paraît légitime d'adopter le point de vue de Jean-Didier Vincent, pour lequel l'observateur scientifique, quelqu'il soit, doit toujours tenir compte de la subjectivité à laquelle toute étude est exposée, et savoir remettre en question la place parfois excessive, qu'occupe souvent la seule technique en biologie.

Il convient de reconnaître aussi les étroites relations qui unissent l'activité mentale, et, par conséquent, les fonctions cérébrales, aux actions émanant des différents organes du corps humain.

Au demeurant, ce volume apporte au lecteur des réflexions sur des problèmes philosophiques, disons épistémologiques, toujours d'actualité.

A. Cornet

Rencontre... Pierre Louys et Paul Valéry à Montpellier en 1890. Premières correspondances. Ouvrage publié à l'occasion du VIIème centenaire des Universités de l'Académie de Montpellier. Babel. Accroc Edit., Mazamet, 1990.

De cette plaquette, très élégamment présentée, nous avons retenu l'exposé que notre collègue André Mandin a eu l'occasion d'écrire sur les lieux fréquentés par Paul Valéry à Montpellier, le musée Fabre, le monument du Peyrou, le jardin des Plantes, la cathédrale Saint-Pierre, en particulier.

On trouvera dans ces pages d'un intérêt historique et littéraire certain, d'excellentes photographies, notamment celles de la rue Urbain V et de l'immeuble habité par Paul Valéry en 1890.

L'amitié qui naquit, à cette époque, entre Pierre Louys et Paul Valéry méritait d'être évoquée par Madame Agathe Rouart-Valéry, mais aussi par Huguette Laurenti et Daniel Moutote. Paul Valéry décrivait son nouvel ami comme un tyran délicieux, soi-même esclave de ce qu'il trouvait de plus beau dans les œuvres et dans les choses.

Ce petit volume hors commerce peut être procuré en écrivant à la Métairie Basse en Froment, 81200 Mazamet.

A. Cornet.

Grand dictionnaire de la psychologie, sous la direction de Henriette **Bloch**, Roland **Chemama**, Alain **Gallo**, Pierre **Leconte**, J. F. **Le Ny**, Jacques **Postel**, Serge **Moscovici**, Maurice **Reuchlin**, Eliane **Vurpillot**.

Larousse édit.; 862 pages, Paris 1991.

Sous ce titre prometteur, les auteurs ont saisi l'occasion de publier, en 3 000 articles, répartis par ordre alphabétique, les éléments essentiels qui ont trait à la psychologie de l'enfant et son développement, à la psychanalyse, à la psychophysiologie, à la psycholo-

gie générale appliquée et cognitive, à la psychologie sociale, à la psychiatrie et à la psychologie clinique, à la psychologie différentielle et enfin aux méthodes statistiques utilisées dans ces différents domaines.

Le public auquel s'adresse ce volumineux ouvrage peut être aussi bien celui des médecins, spécialistes ou non, que celui des enseignants et bien entendu des étudiants de disciplines variées. La terminologie employée reste accessible à quiconque possède un minimum de formation générale. La plus large part a été faite aux publications parues depuis ces dernières décennies, faisant de l'ensemble un véritable traité incluant les thèses et les opinions les plus récentes, sans toutefois verser dans la discussion ou l'exégèse partisane. Il faut cependant constater que nombreux sont les articles ayant trait à la psychanalyse, ou s'y rattachant.

Le côté historique n'a pas été négligé, et l'on sait gré aux auteurs d'avoir situé chacun des articles de fond dans le cadre indispensable à la compréhension des faits. Il ne faudrait toutefois pas chercher dans cet ouvrage des références à des travaux anciens, qui ne sont évoqués que de façon épisodique, à propos de quelques articles d'ordre général.

Un glossaire anglo-français, ainsi qu'une liste des articles de fond, avec le nom de leurs auteurs, termine cet important volume, qui rendra service aux profanes, mais aussi aux spécialistes de ces questions.

A. Cornet.

Lombroso (C.). - La femme criminelle et la prostituée. Réédition. Grenoble, J. Millon, 1991, 544 p.

Publié en italien en 1895, cet ouvrage avait été traduit dans notre langue par L. Meille pour les éditions Alcan dès l'année suivante. Il était devenu très difficile à trouver, ayant été moins souvent réédité que *"L'homme criminel"* qui avait rendu son auteur célèbre dès sa parution en 1876. On ne le trouvait même pas à la bibliothèque de l'hôpital Ste-Anne où Jérôme Millon avait voulu l'emprunter. C'est dire que cette réédition de la traduction de Louise Meille était nécessaire, même si le livre est finalement un peu décevant, et sans doute un des plus médiocres de Cesare Lombroso.

Pour le maître de la médecine légale turinoise, il est évident que "la femme est intellectuellement et physiquement un homme arrêté dans son développement". Il pense l'avoir longuement prouvé, et le rappelle à plusieurs reprise dans ses conclusions. Et encore ne s'agirait-il là que de la femme "normale", ou "honnête", dans les termes mêmes du célèbre fondateur de l'anthropologie criminelle. Bien pire est, comme il se doit, le sort fait à la femme criminelle : armé de sa "méthode d'observation à outrance des faits". Lombroso mesure sans relâche le corps féminin, en fouille les moindres indices pour nous livrer un véritable bestiaire de la criminalité féminine, dérivé surtout des théories de la dégénérescence de la deuxième moitié du XIXème siècle, telles qu'elles sont alors défendues en France par B. Morel et V. Magnan. Au cœur du livre, sous l'amas d'observations et de calculs, il y a pour Lombroso une énigme : "la coexistence de la cruauté et de la pitié" dont la femme serait capable ; il y a aussi un mal social : la prostituée, qui fournira le type de "criminelle-née" ; et parfois un remords : "on ne doit jamais oublier la galanterie chevaleresque envers l'être qui embellit le plus

notre vie... Souvent dans notre livre nous lui avons manqué d'égards". Malgré cela, l'attitude de l'auteur reste particulièrement sexiste et pleine des préjugés de son époque. Il lui arrive même d'écrire, par exemple, que l'instruction des jeunes filles serait une des causes de leur prostitution ! Car, ajoute-t-il, il est vrai, la société ne leur donne pas la possibilité d'utiliser cette instruction dans les nombreuses professions qui leur restent fermées - ce qui expliquerait qu'elles ne peuvent l'utiliser que dans la voie du crime et de la délinquance.

Dans tout ce fatras, il faut voir surtout un document précieux pour l'histoire des idées sur la criminogenèse. C'est ce que nous montre bien l'historien B. Darmon dans une présentation très éclairante du texte de C. Lombroso.

J. Postel

Cornaro (L.) - De la sobriété. **Lessius** (L.) - Conseils pour vivre longtemps. Réédition. Grenoble, J. Millon, 1991, 198 p.

C'est la réédition de la traduction française conjointe des deux ouvrages, parue en 1880. La première édition (italienne) du texte de L. Cornaro était de 1558. Et celle de L. Lessius était parue en latin, en 1613, comme un véritable complément du premier ouvrage dont l'auteur, Luigi Cornaro, était né à Venise en 1467, dans une célèbre famille de doges. Exclu des honneurs et des charges de la République par quelque faute d'un de ses illustres ancêtres, Cornaro découvrit à quarante ans, après une vie d'excès qui lui ruina la santé, les vertus des régimes alimentaires. Il rédigea son seul ouvrage à la fin de sa vie, de 85 à 95 ans, et serait mort en 1566 à 99 ans ! C'est ce que nous apprend G. Vigarello dans une excellente introduction qui nous rappelle que "les régimes de vie du XVIe et du XVIIe siècle révèlent l'importance d'une tradition occidentale : celle de l'association séculaire entre la santé et la sobriété, la tempérance, l'attention toute particulière donnée à la modération, la présence insistante d'une stratégie de calcul. Mais plus encore ces textes révèlent l'apparition de l'individu moderne. Très différents, à cet égard, de ceux du Moyen Age, ils évoquent une affirmation de soi. Ils sont écrits en termes d'émancipation, d'affranchissement : libération à l'égard des pressions cosmiques, par exemple (la critique de l'astrologie, entre autres, y est nouvelle et déterminante), possibilité d'être le médecin de soi-même, méditation sur la mort jusqu'au sentiment de pouvoir en repousser le terme". Modernes, ces textes appartiennent, pourtant, largement à leur temps. Ils montrent même à quel point les organes qu'ils écoutent, les réactions qu'ils décrivent, ce corps si proche du nôtre, en est encore si éloigné : les qualités restent celles, toutes naturelles, du chaud, du froid, du sec, de l'humide ; l'organique est fait d'humeurs aux pourritures toujours menaçantes ; le choix diététique des aliments, enfin, tient aux sensations très individuelles ou au goût particulier qu'ils provoquent et non, bien sûr, à quelque valeur "chimique". Car la médecine "de soi-même" qui est ici le thème central du livre de L. Cornaro, reste totalement sous l'influence de l'école hippocratique dont la doctrine par l'intermédiaire des arabes et de leurs traducteurs de Salerne, est encore souveraine au début de la Renaissance. Cette réédition inaugure bien en tout cas la nouvelle collection *"Mémoires du corps"* que Jean-Jacques Courtine dirige avec talent chez l'éditeur grenoblois, Jérôme Millon.

J. Postel

Sœur Jeanne des Anges - Autobiographie d'une hystérique possédée. Suivi de "Jeanne des Anges" par *M. de Certeau*. Réédition. Grenoble, J. Millon, 1990, 348 p.

Surin (J.J.) - Triomphe de l'amour divin sur les puissances de l'enfer et science expérimentale des choses de l'autre vie (1653-1660). Suivi de "Les aventures de Jean-Joseph Surin" par *M. de Certeau*. Réédition. Grenoble, J. Millon, 1990, 448 p.

Il faut lire à la suite ces deux ouvrages dont le premier est l'autobiographie rédigée à la demande d'un de ses exorcistes, par la sœur supérieure du couvent des ursulines de Loudun où Urbain Grandier venait d'exercer ses talents de grand séducteur qui lui avaient valu le bûcher. Sœur Marie des Anges y raconte, au lendemain des fameuses scènes de possession, ses diverses rencontres avec des diables qui ne manquaient ni d'audace ni d'un certain piment érotique assez contagieux. Une fois "guérie", elle restera en proie à de nombreuses visions et deviendra une sorte de voyante et même de prophétesse qui sera consultée par certains puissants de ce monde, croyant trouver en elle la vérité de leur avenir, ou la guérison de leurs maux (comme en particulier la reine Anne d'Autriche et le Cardinal de Richelieu).

C'est le père Jean-Joseph Surin qui sera chargé de l'exorciser et de la confesser, puis de diriger sa conscience inquiète et fragile. Il y perdra le peu de santé psychique qu'il avait et deviendra "mélancolique". C'est ce qui nous est longuement raconté dans le deuxième livre qui est aussi une sorte d'autobiographie. Il se compose de quatre parties : les deux premières sont consacrées à la possession de Sœur Jeanne des Anges, et à la méthode que le Père Surin suivit pour "chasser les démons" ; les deux dernières contiennent le récit des "peines inouïes" que ces mêmes démons allaient faire subir ensuite au confesseur, et des "grâces" qu'après la grande période de sa maladie mentale, Dieu allait lui donner pour le consoler d'une si longue épreuve. Ainsi se dégage peu à peu la figure d'un des plus grands mystiques français du XVIIIe siècle, auquel le regretté Michel de Certeau allait consacrer ses premières recherches historiques si originales. Félicitons l'éditeur Jérôme Millon d'avoir eu l'audace de nous redonner ces textes devenus introuvables, fondamentaux pour l'histoire de la mystique à l'âge classique.

J. Postel

Mahony (P.J.) - Freud et l'Homme aux rats. Tr. fr. par B. Vichyn. Paris, P.U.F., 1991, 262 p.

C'est la traduction française (accompagnée de notes inédites) d'un ouvrage paru en 1986 sur ce personnage intriguant et assez fascinant, sujet d'une des plus fameuses analyses de Sigmund Freud. Enfin, toute la vérité nous est dévoilée sur Ernst Lanzer, né dans une famille viennoise juive le 22 janvier 1878, brillant étudiant en droit jusqu'à son doctorat, sous-lieutenant de réserve du troisième régiment des tireurs tyroliens de l'armée impériale, et atteint d'une célèbre névrose obsessionnelle. Mobilisé au début de la première guerre mondiale, sur le front de l'est, il fut fait prisonnier par les Russes le 21 novembre 1914, et devait mourir quelques jours plus tard, le 25 novembre 1914, dans des conditions mal connues. Officiellement d'ailleurs, sa mort ne fut annoncée que le 9 septembre 1919, ce qui précipita celle de sa mère, le 25 novembre suivant, précisément pour le cinquième anniversaire de cet événement tragique. On ne peut pas dire que l'analyse de Freud lui ait vraiment porté chance !

Les notes de travail de celui-ci furent le point de départ de la recherche de Patrick J. Mahony. Ce dernier a su ajouter, dans son livre, à l'analyse des différences existant entre ces notes et la composition finale de l'histoire du cas, l'examen minutieux des diverses sources d'archives qui fournissent une nouvelle documentation sur la famille, les études et la vie militaire ou professionnelle du patient. Tout en s'attachant à montrer les omissions et les erreurs de traduction de la Standard Edition, Mahony propose aussi une lecture critique de tous les travaux anglais, français et allemands parus sur l'Homme aux rats. Et il reprend, dans un des derniers chapitres, assez remarquable, l'étude de la théorie freudienne de la névrose obsessionnelle. Nous attendons maintenant la traduction de son dernier livre consacré à un autre cas célèbre de Freud, "Les pleurs de l'Homme aux loups".

F. Bing.

The correspondance between Sir George Gabriel **Stokes** and Sir William **Thomson,** Baron Kelvin of Largs, edited with an introduction by David B. *Wilson* - Cambridge, Cambridge University Press, december 1990, 2 vol. 17 x 25, 783 p.

Les deux prestigieux volumes que les éditions de l'Université de Cambridge viennent de faire paraître peuvent paradoxalement ne pas ressortir de la pure histoire des sciences médicales. Mais la qualité encyclopédique des deux correspondants en cause est telle que les lettres de ces illustres personnages valent bien la peine qu'on en parle : il s'agit en effet des deux très grands physiciens britanniques de l'époque victorienne, Lord Kelvin et Stokes. George Gabriel Stockes (1819-1903), né en Irlande, fils d'un clergyman anglican, fut étudiant à Cambridge avant d'y devenir professeur d'hydrostatique et d'optique, en même temps qu'enseignant à l'Ecole des Mines de Londres, et secrétaire puis président de la Royal Society. Le successeur qu'il aura dans cette illustre charge sera William Thomson (1824-1907) devenu en 1892 Lord Kelvin of Largs, également ancien "fellow" de Cambridge avant de prendre à Glasgow une première chaire de professeur de "philosophie de la nature" à l'Université.

Mais les carrières de ces deux savants sans commune mesure passèrent par bien d'autres aventures, scientifiques ou autres : Lord Kelvin, ou plutôt encore Sir William Thomson, ne fut-il pas l'ingénieur électricien qui embarqua sur le "Great Eastern" en 1866 pour retrouver et repêcher le câble transatlantique perdu l'année d'avant, réussissant la gigantesque manœuvre de remonter le 31 août 1866 l'énorme brin brisé et de le relier avec le câble complémentaire amené par le grand navire ? On regrette que la correspondance ne fasse qu'une infime allusion à cette extraordinaire "première" dans la lettre de Stokes N°247 du 1er septembre 1866, et dans la réponse de Thomson N°248.

Ces deux physiciens créateurs de la science moderne ont apporté leur écot à la physique médicale qui justifie que l'on en parle ici. Correspondant avec Pasteur et les Becquerel, Roentgen et Gustave Le Bon ou Henri Poincaré, ils méritaient bien leur place dans cette revue.

M. Valentin

Tip Tarihi Arastirmalari, History of Medicine Studies, N° 4, Istanbul 1990, 172 p.

Le quatrième fascicule de cette série dont nous avions signalé ici-même les précédents est tout aussi intéressant et varié.

Il comprend dix articles traitant notamment de l'état des travaux médico-historiques en Turquie, des périodiques médicaux turcs publiés en caractères arabes, de la fondation du Croissant Rouge Ottoman, du traitement populaire des maladies mentales en Anatolie (en versant du plomb fondu dans de l'eau, au-dessus de la tête des patients), des anciennes pharmacies d'Istanbul et des tombes de médecins Ottomans.

Le recueil est complété par des notices biographiques sur divers médecins turcs et des comptes-rendus de diverses réunions médico-historiques nationales.

Comme les fascicules précédents celui-ci comporte une table des matières et des résumés en anglais qui permettent au lecteur occidental d'avoir une idée de son contenu.

J. Théodoridès

Puidupin Alain - L'hôpital Grall dans l'histoire Franco-Vietnamienne - F., tabl., ill. Th. Méd. : Lyon : 1990 - N° 376

A travers un siècle de présence française en Indochine et l'histoire de l'hôpital militaire français Charles Grall de Saigon, l'auteur analyse le rôle primordial de la médecine militaire coloniale durant cette période.

Après un rappel historique précis et bien documenté de la colonisation, nous suivons pas à pas l'implantation médicale : des Pères Jésuites médecins du XVIIe siècle aux médecins de marine du XVIIIe à la période intense et fertile des médecins des troupes coloniales : ces médecins "polyvalents, capables de s'adapter en tous lieux à toutes les circonstances" comme le dira le Médecin Général Chippaux. Nous revivons de grands moments avec d'Ormay ; Calmette, Simond et leurs travaux sur les grandes endémies tropicales : Variole - Paludisme - Peste - Choléra. Avec d'autres grands coloniaux de l'époque : Laveran, Yersin, ils participeront à travers l'Ecole des maladies tropicales du Service de Santé à Marseille au renom de la médecine militaire française. Cette action scientifique considérable se fait sentir non seulement sur nos troupes, mais également sur toute la population civile locale dans ce pays où comme le disait l'Amiral Dupre en 1873 "la maladie quand ce n'est pas la mort multiplie les vides autour de nous".

Dans une deuxième partie, à partir de 1925 et dans le cadre définitif de l'hôpital Grall, nous suivons le rayonnement de la médecine coloniale avec non seulement de grands travaux scientifiques sur l'amibiase qui comme le notait Charles Grall constitue le facteur le plus élevé de mortalité des immigrants, mais aussi la mise en place dans tout le pays d'un réseau de postes de santé et de centres de soins pour la population indochinoise. Viennent ensuite les moments difficiles, d'abord la deuxième guerre mondiale où sous la domination japonnaise, l'hôpital Grall sut rester un havre de salut pour de nombreux blessés et malades ; ensuite la guerre d'Indochine jusqu'en 1954 où il reprit sa vocation d'hôpital militaire de soutien des forces du corps expéditionnaire.

La troisième partie relate avec gravité "la traversée du désert" : la dure période qui va de la capitulation de Dien Bien Phu et les accords de Genève à la remise au gouver-

nement vietnamien des clés de l'hôpital Grall le 10 juin 1976. C'est l'éclipse du rayonnement français face à l'empreinte américaine, éclipse partielle grâce au maintien de la présence médicale comme l'hôpital Grall et son action de soins et d'enseignement par les agrégés du Pharo, mais aussi aux professeurs français comme le professeur Guillet de Lyon à la faculté de médecine de Saïgon.

Cette action scientifique et humanitaire (soutien des handicapés, des lépreux) entretiendra le rayonnement de la médecine militaire française, et permettra sous l'impulsion des anciens de Grall et le soutien du gouvernement la reprise des relations médicales franco-vietnamienne en 1990.

En conclusion, même pour les plus jeunes qui n'ont pas connu cette époque coloniale, ce travail est passionnant, il remet en mémoire l'œuvre admirable de la médecine militaire française à travers les médecins des troupes coloniales dans ce lointain pays, ô combien attachant, où la présence française, qui ne s'est jamais vraiment éteinte, recommence à briller de nouveau.

Il faut retenir cette flamme, c'est la conclusion et le message de cette thèse.

J. Le Berre